NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

73 Nº 1 1951

La foi des élèves de l'enseignement d'État en Belgique

Pierre DELOOZ (s.j.)

p. 21 - 42

https://www.nrt.be/es/articulos/la-foi-des-eleves-de-l-enseignement-d-etat-en-belgique-2613

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA FOI DES ÉLÈVES DE L'ENSEIGNEMENT D'ÉTAT EN BELGIQUE

A la suite de nos recherches sur la foi des collégiens, plusieurs invitations nous sont venues de tenter une enquête par le même procédé auprès des élèves des établissements d'enseignement secondaire de l'Etat.

On a lu en décembre dernier un relevé des résultats obtenus dans les lycées français. Voici un rapport sommaire concernant les athénées belges.

Il est impossible en quelques pages d'épuiser les conclusions multiples que suggère l'étude d'un sujet aussi nuancé, menée à l'aide d'une masse considérable de documents, surtout si l'on veut tenir compte du fait qu'elles dépassent souvent le milieu d'athénée pour rejoindre les problèmes qui se posent à toute notre jeunesse.

Nous nous arrêterons uniquement à deux points qui pourraient intéresser spécialement les éducateurs :

1) Comment les jeunes gens de l'enseignement d'Etat motivent-ils leur foi chrétienne ?

2) Quelles sont les principales difficultés auxquelles se heurte cette foi ?

Même ainsi limité, le sujet ne peut être abordé dans tous ses développements. Nous nous en tiendrons à quelques faits plus utiles.

Il va sans dire qu'une telle esquisse est fragmentaire et relative ; elle vaut ce que vaut le procédé d'information qui ne fait appel qu'au témoignage des jeunes gens eux-mêmes (1), corrigé, il est vrai, par de nombreux recoupements.

1) *Le procédé d'information.*

Un millier d'élèves de l'enseignement secondaire de l'Etat ont été interrogés par la méthode commode mais imparfaite d'un questionnaire. Le questionnaire utilisé avait pourtant l'avantage d'avoir été essayé et remanié au cours de milliers d'expériences.

Nous avons sous la main un ensemble de huit mille réponses provenant de la plupart des milieux scolaires français et belges ; elles autorisent, au bénéfice de notre étude présente, des interprétations contrôlables sur une large base et moyennant de nombreuses comparaisons entre groupes. De plus, les réponses aux questions plus

(1) Si l'on veut connaître l'avis des éducateurs sur le sujet, voir *Lumen Vitae*, 1950, n° 1. Numéro consacré aux Ecoles d'Etat.

nuancées ont été précisées par interviews personnelles. Enfin les calculs ont été effectués en trois tranches et la confrontation a révélé des résultats semblables dans chaque section.

Nous pouvons donc assurer que le profil tracé est aussi exact et ressemblant qu'il peut l'être du point de vue particulier où l'on s'est placé.

Pour des raisons de discrétion, le test n'a été proposé qu'aux élèves qui suivent le cours de religion catholique. On peut considérer qu'ils représentent 80 % de l'ensemble et l'on sait que suivent ce cours les élèves dont les parents ont opté pour le cours de religion de préférence au cours de morale laïque.

Ils appartiennent aux trois classes supérieures des humanités anciennes et modernes des athénées d'expression française.

Dix-sept athénées ont été touchés.

L'enquête était présentée par le professeur de religion qui est toujours un prêtre; les réponses, rédigées en classe, étaient anonymes et le professeur promettait le secret. Les élèves ont répondu généralement avec beaucoup de soin. Il y a 1 % de formulaires inutilisables. Le temps de réponse était limité entre trente et quarante minutes pour éviter les influences extérieures, la « littérature » moins sincère et la découverte des contradictions possibles repérables par recoupement.

L'enseignement reçu dans les athénées belges est strictement neutre et laïque. Il est rare qu'un professeur heurte de front la foi de ses élèves. Quand le professeur est catholique, il garde habituellement la même neutralité. En général l'instruction reçue est excellente, donnée par des maîtres compétents, pourvus de grades universitaires et enseignant uniquement la branche de leur spécialité. La tâche éducative proprement dite est laissée à la famille et aux groupements extra scolaires, qui gagnent par le fait même une influence prépondérante.

Le brassage des idées et des opinions est beaucoup plus considérable que dans les collèges libres; il en résulte une maturation intellectuelle plus rapide et une information plus étendue, qui risque d'être aussi plus abstraite et plus superficielle, mais qui amortit d'autant les chocs éventuellement dangereux.

Si l'accumulation des professeurs (parfois huit par classe) émousse un peu leur influence individuelle, l'influence des compagnons est souvent plus appréciable, d'une part à cause de l'opposition manifeste de mentalités très différentes, d'autre part à cause de la solidarité qui lie les tenants d'une même opinion. Il en résulte souvent une personnalisation ou une banalisation des caractères, suivant qu'il s'agit de garçons psychiquement forts ou faibles.

Notons enfin que l'enseignement étant beaucoup moins coûteux à l'athénée qu'au collège libre, la population scolaire, sauf exceptions, est recrutée dans un milieu social de convictions plus démocratiques.

Après cette présentation schématique de notre méthode d'exploration et du milieu étudié, il faut ajouter que nous n'aborderons ici que deux des sept parties qui composent l'enquête. On pourra trouver dans l'article précédent un relevé statistique des réponses aux questions que nous ne traitons pas ([1bis]).

2) *Motifs de croire.*

Les élèves ont d'abord dû réfléchir à l'idée qu'ils se faisaient de la foi; ils ont répondu ensuite à une série de questions destinées à révéler leur connaissance du contenu de la foi; ils furent alors invités à rechercher quels étaient leurs motifs de croire au Christianisme. Voici le tableau des questions et des réponses :

Pour quels motifs est-ce que je crois au Christianisme ? (m'étais-je déjà posé la question ? ...	*58,5% oui*).
— p.c.q. il est une mystique dynamique qui m'emballe ?	*8,5% oui; 25,0% un peu.*
— p.c.q. j'ai le sentiment que c'est vrai ?	*68,3% oui; 15,1% un peu.*
— p.c.q. mon père y croit ?	*15,5% oui; 18,0% un peu.*
— p.c.q. ma mère y croit ?	*19,8% oui; 20,6% un peu.*
— p.c.q. ça donne un sens à ma vie ?	*64,9% oui; 15,3% un peu.*
— p.c.q. j'y ai un intérêt matériel ?	*5,1% oui; 5,2% un peu.*
— p.c.q. je fais confiance au témoignage du Christ ?	*77,1% oui; 11,4% un peu.*
— p.c.q. il me paraît démontrable par la raison ?	*46,7% oui; 23,3% un peu.*
— p.c.q. c'est une tradition familiale ?	*10,5% oui; 23,4% un peu.*
— p.c.q. j'ai eu un jour une grande évidence intérieure ?	*18,6% oui.*
— p.c.q. il satisfait une inquiétude ?	*27,0% oui; 42,7% un peu.*
— p.c.q. il me permet de sortir de difficultés morales ?	*44,8% oui; 32,9% un peu.*
— p.c.q. j'ai rencontré un chic chrétien ?	*15,2% oui; 13,0% un peu.*
— p.c.q. l'atmosphère de mon école m'y porte ? ...	*4,0% oui; 13,8% un peu.*
— p.c.q. les autres ont la foi ?	*4,0% oui; 16,8% un peu.*
Ai-je d'autres motifs de croire que ceux-ci ? Lesquels ?	*27,5% d'additions spontanées.*

Cinq motifs se détachent nettement.

La plupart affirment croire d'abord parce qu'ils font confiance au témoignage du Christ. C'est indéniablement le vrai motif qui peut fonder la foi chrétienne, mais il convient de chercher à connaître les idées exactes que recouvre cette formule dans l'esprit des élèves. Voici la réponse qui s'impose.

Quand ils parlent du Christ dans le cas présent, il faut souvent

(1bis) Abbé Paul Gouyon, *La foi des lycéens catholiques en France*, dans la *Nouvelle Revue Théologique* de décembre 1950, p. 1028 et suivantes. Qu'on veuille lire à la page 1031 : « une série de huit formules dont *trois* étaient justes et *cinq* étaient fausses ». Une erreur de copie a fait imprimer le contraire. De même p. 1034, lire *F.B.* en tête de la quatrième colonne.

comprendre Dieu. Dans la masse des deux cent soixante-quinze additions personnelles qui expliquent les véritables motifs de leur foi, le Christ intervient rarement. Le plus souvent il est question du Dieu créateur ou du Dieu sensible au cœur, mais guère du Dieu personnellement aimé en Jésus-Christ.

Quand on leur demande s'ils se considèrent tenus à croire que le Christ les aime eux personnellement, 42 % nient (2).

Quant à l'attitude de « confiance au témoignage du Christ », elle est faite pour une part de sentiment et pour une part de raisonnement. Mais le contenu peut déconcerter : ils affirmeront sans sourciller qu'ils font confiance au témoignage du Christ parce que le monde est harmonieusement construit et que cette harmonie ne s'est pas faite toute seule.

« Il doit exister un être supérieur et c'est le Christ qui est le plus logique » (3).

« Par toute l'harmonie du monde, on arrive à la conclusion d'un « horloger » et j'admets que cet horloger, c'est le Christ... » (4).

Il n'est qu'accessoirement question de la personne de Notre-Seigneur telle qu'elle nous est révélée dans l'Ecriture Sainte.

« Je crois parce que je suis convaincu que le Christ est venu par amour pour nous, parce qu'il réclame de l'amour avec insistance, parce que je veux l'aimer, parce que je crois fermement aux Evangiles ».

A côté de quelques explications de cette valeur, on a le plus souvent affaire au témoignage intérieur, qui se rapproche selon les tempéraments du sentiment ou de la raison.

Le second motif de croire est l'expérience d'un sentiment de vérité qui comporte toute une gamme de modalités.

« Je sens dans ma vie la présence de Dieu. J'ai enduré une pénible maladie (ostéomyélite) qui m'a purifié ». — « Parce que lorsque je me trouve à l'église ou même lorsqu'il m'arrive de prier en solitude, je me trouve mis dans un élan religieux ; comme lorsque je me promène seul, je suis certain que Dieu m'aime et j'admire alors toute cette nature créée par Lui ». — « La foi pour moi est un peu comme un besoin naturel ; instinctivement je me sens porté à croire ; ma vie ne pourrait se passer sans l'impression d'une existence divine capable d'influencer toutes mes actions ».

Mais, alors que dans les collèges catholiques énormément de témoignages faisaient état d'un pareil pressentiment du divin, nous nous trouvons ici en face d'une mentalité qui se veut plus rationnelle. Nous

(2) Pourtant 90 % des collégiens catholiques disaient oui.

(3) Nous citerons souvent le témoignage littéral des élèves pour illustrer les points importants. Le choix, qui porte sur un vaste ensemble, ne retient ni les meilleurs, ni les moins bons textes, mais les plus significatifs de la mentalité ordinaire sur le sujet en question.

(4) Ce jeune homme nous avoue même que « pour d'autres c'est Hiro-ito »...

en aurons des preuves manifestes plus loin. En tout cas il ne faudra jamais trop dissocier raison et sentiment.

« En général, la foi est soutenue par la raison, mais elle vit par le sentiment et l'amour du Créateur ». — « Après examen avec le cœur et la raison, la foi me paraît évidente tout en étant inexplicable partiellement ».

Le motif invoqué en troisième place est le sens que la foi donne à la vie.

« Sans Dieu notre vie n'aurait aucun but ». — « Je crois au Christ parce qu'il m'aide dans ma vie et que grâce à Lui ma vie a un sens; j'ai une bonne raison de vivre ». — « Parce qu'en croyant à Dieu, à l'Eglise catholique, ma vie aura un bel idéal ».

Mais l'écueil est redoutable. La foi risque de devenir un moyen mis au service de l'épanouissement de la personnalité, ce qui est une des plus dangereuses perversions modernes du Christianisme chez nos jeunes.

Quand on leur donne à choisir entre deux formules de sainteté : « *Epanouir sa personnalité* » ou « *Accepter la volonté du Christ* », 39 % optent pour l'épanouissement et il s'en trouve pour expliquer que l'acceptation de la volonté du Christ ne leur plaît pas :

« Ça jamais, car ça amoindrirait ma personnalité ».

D'autres affirmeront :

« Je crois au Christianisme car il est pour moi un *moyen* de devenir un chic type désintéressé, généreux; parce qu'il vivifie et forme la volonté... ». — « C'est le meilleur *moyen* de perfectionner ma personnalité ».

Et du même coup l'attitude fondamentale d'humilité devant la transcendance de la vocation divine risque d'être évacuée et peut-être même à jamais incompréhensible. Ce qui est intéressant, ce n'est plus Dieu, c'est moi. Dans ce cas on comprend aussi bien que

« le Christianisme est un obstacle au développement de la personnalité ».

Les deux positions peuvent être étrangement proches.

En quatrième place, les élèves invoquent le soutien de la foi dans les difficultés morales.

« Le principal motif pour lequel je crois, c'est que j'ai une grande confiance et que sans religion il y aurait beaucoup de chutes et de peines morales dont on ne pourrait se relever ». — « Je me sens beaucoup plus léger (moralement) après une communion ». — « Pendant un certain temps, parce qu'il m'a permis d'un peu sublimer ma vie (environ un an et demi vers l'âge de 16 ans) ». — « Sans le Christianisme, l'homme instruit serait exposé à de graves dangers moraux ».

Il s'agit là d'une expérience personnelle qui pourrait être plus souvent explicitée par une apologétique intelligente. Cette rencontre de la

misère humaine avec le Cœur de Dieu, qui aide et pardonne, éclaire dans un même acte et l'humilité de notre condition et la grandeur de notre destinée; elle révèle un Dieu personnel à la fois fraternel et souverain; elle s'enracine dans les couches fondamentales de la psychologie chrétienne : l'espérance humble et audacieuse.

Serait-ce si difficile à cultiver dans l'âme d'un garçon qui croit : « Parce que Dieu pardonne tout ». — « Parce que j'ai demandé à Dieu de me secourir dans des moments critiques et Il m'a retiré de l'abîme » ?

Un cinquième motif de croire s'appuie sur la raison; il est très caractéristique de l'enseignement d'Etat : la mentalité des élèves y est fortement prédisposée à l'accueil d'une argumentation rationnelle. Plus de la moitié d'entre eux (55,6 %) assurent que la foi est une évidence acquise à force de réflexions et près des trois-quarts (70 %) croient au Christianisme parce qu'il est démontrable par la raison.

L'enseignement général s'affirme en effet nettement positif et l'orientation des cours de religion est souvent apologétique.

Pourtant cette tendance recouvre des situations tout à fait contradictoires. Chez certains jeunes gens, bien doués, elle fonde un Christianisme éclairé, confiant dans ses bases rationnelles légitimes; chez beaucoup d'autres, elle crée un certain relativisme; ils pensent qu'à des raisons, on peut toujours opposer d'autres raisons et que leur religion se passerait fort bien d'une épreuve d'où elle sort affaiblie.

« Je me demande pour quelle raison on complique le cours de religion; on vous démontre ceci ou cela. J'en arrive à douter ». — « Le cours donné en classe donne des doutes sur les croyances simples ».

Aussi lorsqu'ils prétendent croire parce que le Christianisme est démontrable par la raison, il faut soigneusement distinguer. Pour la majorité des garçons hélas, il s'agit d'une démonstration rationnelle qu'ils souhaitent concluante, dont ils pressentent et apprécient la valeur, mais qui ne les empêche pas d'avoir des doutes et des doutes qui ont leur source dans la raison.

Il faut encore remarquer que ces jeunes gens, qui s'affirment ouverts à la démonstrabilité rationnelle et qui avouent en même temps que leurs doutes sont causés par la raison (5), se font une idée dangereuse de la sincérité intellectuelle. Pour eux, être sincère est question presque exclusivement subjective. Cette sincérité peut recouvrir des attitudes contradictoires : il est possible par exemple d'être croyant très sincère et de ne pas pratiquer. Quand on leur demandera si, à leur avis, toutes les religions sont bonnes, presque la moitié (48 %) marqueront leur accord.

---

(5) Voir plus loin l'analyse des causes des doutes.

« Y a-t-il une religion vraie ? Toutes les doctrines sont belles et beaucoup de leurs adhérents sont *sincères*. La *sincérité* devant Dieu n'a-t-elle pas plus de poids que la forme du dogme ? L'Eglise n'est qu'une forme du culte du Seigneur ».

Nous étudierons plus loin les conséquences d'un tel état d'esprit, mais on ne saurait trop attirer l'attention sur cette maladie de l'intelligence contemporaine qui porte à tort le nom « sincérité ». L'intelligence y perd sa vertu essentielle qui est la confiance dans le réel et la confiance dans ses propres démarches ; elle se rabat sur le sentiment et se laisse guider par les fluctuations de la sensibilité subjective. Beaucoup de nos jeunes gens, qui semblent mettre au-dessus de tout les méthodes scientifiques et rationnelles, n'ont qu'un culte sentimental pour la raison. L'Encyclique *Humani Generis* qui revendique les droits de la raison vraie ne s'attaque pas à un mal imaginaire.

En parlant des doutes sur la foi, nous tâcherons de rechercher les causes et les remèdes. Qu'on veuille seulement se rappeler que lorsqu'un jeune homme dit :

« Si je crois en Dieu c'est plutôt par sentiment, sensibilité mystique *que la raison est portée à tenter de justifier* (et le départ n'est pas la raison) », on se trouve devant une attitude de qualité intellectuelle discutable, parfois perverse ; car si demain ce jeune homme éprouve un sentiment différent, sa raison tentera aussi de le justifier.

Quant aux motifs que les garçons apportent spontanément pour compléter les suggestions qui leur étaient faites, ils se répartissent dans l'ordre de fréquence décroissant que voici :

1°) La nécessité d'un Etre Supérieur pour expliquer le monde.

« Je crois en Dieu parce que le monde est si beau, si bien ordonné naturellement qu'il doit exister une Autorité Supérieure, à la fois intelligente, raisonnable et aimable, c'est-à-dire qui aime les créatures ». — « Je crois à un créateur, car la beauté du monde ne saurait être l'œuvre de l'homme ».

2°) L'excellence du Christianisme.

« La doctrine catholique est la doctrine la plus parfaite. Elle ne laisse entrevoir aucune lacune ». — « La religion chrétienne est la meilleure école de morale ». — « Le Christianisme est la seule formule de pouvoir obtenir si c'était possible le bonheur sur la terre par l'entente et la compréhension de chacun ». — « A supposer que Dieu n'existe pas, c'est quand même une morale qui conserve l'homme dans des idées différentes de celles de la bête ».

3°) Les miracles.

« J'ai été témoin d'un miracle sur l'esplanade de Lourdes en juillet 1948 » (6). — « Je crois parce que j'ai entendu parler de miracles

(6) Ce qui n'empêche pas ce garçon d'avoir des doutes contre la foi ; cfr la théologie du miracle.

reconnus par l'Eglise. Il me semble que ces miracles me portent à croire plus que toute autre chose ».

4°) Le miracle de l'Eglise.

« La religion résiste depuis vingt siècles et jamais le bateau n'a été détruit ». — « La merveilleuse vitalité de l'Eglise malgré les persécutions ». — « Le fait que l'Eglise donne une solution idéale au tout de la vie humaine ».

5°) L'inquiétude au sujet de l'au-delà.

« Je ne puis concevoir le néant après la mort ». — « Je crois parce que c'est un grand soulagement de savoir qu'après cette vie, si nous vivons bien, nous aurons une récompense au ciel ». — « Parce que quelquefois j'ai un peu peur de l'au-delà ». — « La crainte d'aller aux enfers plus tard ; si l'on peut dire d'être dévoré par les flammes ». — « La religion peut être une assurance sur la mort s'il existe un au-delà ».

6°) La force et la consolation puisée dans le Christianisme.

« Parce qu'en vivant sa vie chrétienne avec intensité, on peut tout accepter, douleurs et joies ». — « La foi repose, calme les intrigues, la conscience et est une grande lumière pour beaucoup qui aide et soulage ». — « Je crois au Christianisme parce que je peux y chercher toute la consolation et l'amour dont j'ai besoin ».

7°) Le Christianisme religion d'entr'aide.

« L'amour qu'on ne trouve pas dans les religions humaines ». — « Parce que le Christianisme est la plus belle doctrine qui existe et qui prêche surtout le pardon et la charité ». — « Parce que je vois dans le Christ et son Eglise la seule force, la seule lumière de réconciliation entre l'U.R.S.S. et l'Amérique »...

8°) Les mouvements de jeunesse.

« L'engagement que j'ai pris avant mes doutes dans certains mouvements de jeunesse (scout,...) ». — « Je suis dirigeant d'un Patro et j'ai un désir de rayonnement sur les enfants qui me sont confiés. Ce qui est impossible par ma force seule, sans une grâce surnaturelle, sans l'aide d'un être supérieur, je ne puis rien ».

9°) Les raisons du cœur.

« Il ne faut pas tant de motifs pour aimer Dieu. C'est si simple de le faire aveuglément ». — « Je crois surtout parce que c'est beau... ».

Cette longue énumération, qui laisse pourtant dans l'ombre beaucoup de motifs plus personnels, n'est pas inutile pour fixer les thèmes qui peuvent toucher la sensibilité religieuse de nos jeunes gens. Elle permettra sans doute aux éducateurs de préciser les domaines où leur effort rencontrera une audience efficace, à condition de ne pas échouer sur les écueils découverts : le Christianisme sans Jésus-Christ, la foi moyen d'épanouissement, la fausse raison et la sincérité subjectiviste.

3) *Doutes sur la foi.*

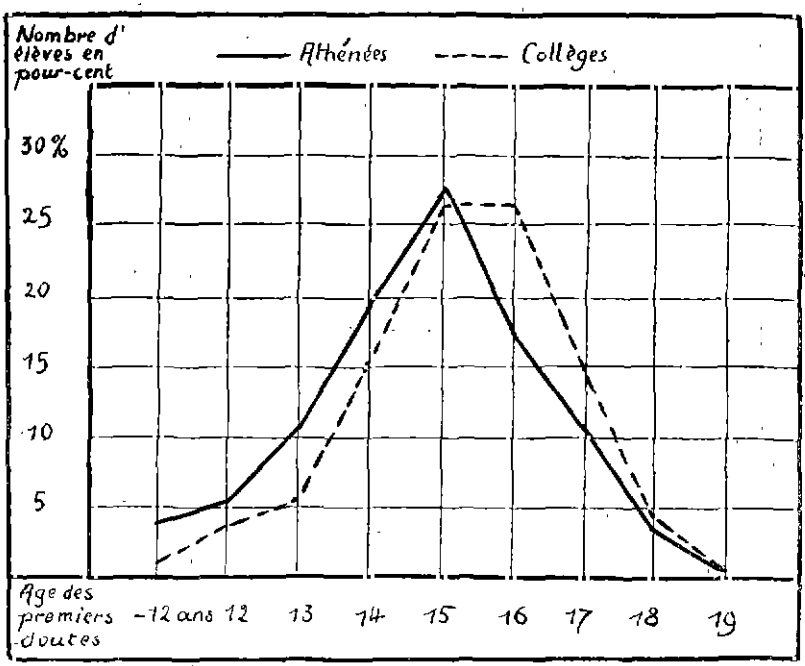
Préparé par les questions précédentes sur la notion, le contenu et les motifs de sa foi, le jeune homme était invité à répondre à la question suivante :

« *M'est-il arrivé d'avoir des doutes sérieux et prolongés sur un sujet que ma foi chrétienne m'oblige de croire ?* »

On lui avait préalablement suggéré d'autre part la différence existant entre le doute, la difficulté théorique et l'imagination passagère.

A la question ainsi posée, 65 % des élèves ont répondu oui. Les précisions qu'ils donnent au cours des nombreuses questions de contrôle permettent d'assurer qu'il s'agit le plus souvent de véritables doutes. Dans 2 % des cas il s'agit même d'abandon déclaré de la foi. Ce chiffre de 2 % serait dépassé si l'on comptait les nombreux jeunes gens qui tiennent à la foi, tout en ne pratiquant pas ou en niant certains dogmes.

Les doutes sur la foi commencent à se faire jour sérieusement à l'âge moyen de quatorze ans et demi suivant la répartition par âge que l'on peut lire sur le graphique ci-dessous. Il est dressé en étudiant exactement le même nombre de cas dans l'enseignement d'Etat et dans l'enseignement catholique.



Les doutes sont plus précoces dans l'enseignement d'Etat que dans l'enseignement catholique : il y a exactement un an de décalage. On aurait tort, semble-t-il, de l'attribuer uniquement aux influences directes d'un milieu où la foi chrétienne n'est pas uniformément acceptée. Le milieu d'athénée, comme celui des lycées français, avec son affrontement d'opinions bigarrées, son à priori moins conservateur, sa spécialisation des études plus hâtive et son excellente instruction est un excitant puissant de la maturation intellectuelle. Comme les enfants des grandes villes sont plus précoces que les enfants de la campagne, ainsi, semble-t-il, les élèves d'athénées sont plus précoces que les collégiens de condition semblable. Pourtant cette indéniable influence du milieu n'a pas que des avantages, même sur le plan purement psychologique. En imposant trop tôt des options vitales, elle risque de fixer prématurément des limites au développement légitime de la personnalité. En règle générale, plus longtemps le sujet reste disponible au choix (7), plus le choix a chance d'être adapté au réel dont les contours sont mieux appréciés en fonction de possibilités personnelles mieux maîtrisées. Il n'est pas psychologiquement souhaitable que plus des deux-tiers des élèves qui ont des doutes sur la foi les contractent avant seize ans, comme c'est le cas. A l'exception des caractères psychiquement forts, qui peuvent retirer par réaction un surcroît de fermeté, la majorité des garçons perdent cette unité intérieure qui peut transfigurer la vie. La chose est d'autant plus sûre que les chiffres montrent à l'évidence que les doutes ne se liquident pas avec l'âge. En effet, en troisième 57,07 % des élèves disent avoir des doutes, en seconde il y en a 63,83 % et en rhétorique 71,49 %. Dans les collèges, les doutes diminuaient plutôt vers la rhétorique.

Une autre influence du milieu pourrait être discernée. Si l'on fait le compte des doutes rencontrés dans les athénées de grandes villes on arrive à 67,69 %, tandis que dans les athénées de petites villes, qui se recrutent surtout à la campagne, le pourcentage descend à 59,01.

Doutes sur la foi et pratique religieuse des parents.

Au point de vue d'une psychologie sociologique, il est du plus haut intérêt de reconnaître les relations unissant la foi des jeunes gens avec les influences familiales et scolaires.

Nous ne pourrons donner évidemment que des indications approximatives en nous basant sur la pratique religieuse des parents. Bien que ce critère ne donne pas la clef de toutes les situations religieuses, il s'appuie sur un donné appréciable quantitativement et généralement significatif d'une attitude intérieure.

(7) Dans les délais normaux d'une adolescence qui ne se prolonge pas outre mesure évidemment.

Les élèves étaient invités à répondre à la question suivante que nous citons avec le pourcentage des réponses :

Mon père pratique-t-il ? ... ... *42,34 oui*; *37,58 non*; *20,08 parfois.*
Ma mère ? ... ... *65,01 oui*; *16,05 non*; *18,94 parfois.*

Pour faire apparaître l'influence éventuelle de la famille sur la fermeté de la foi, nous avons réparti les réponses en six groupes selon le degré de pratique religieuse des parents. On pourra se rendre compte à la lecture du tableau suivant de l'augmentation des doutes au fur et à mesure qu'on s'éloigne du milieu familial pratiquant.

Pratique religieuse des parents	*Nombre d'élèves en pourcent*	*Pourcentage des doutes dans la catégorie correspondante*
Père et mère pratiquants	40,8	57,5
Un des conjoints pratiquant, l'autre prat. occasionnel	13,1	66,6
Un des conjoints pratiquant, l'autre non-pratiquant	15,5	65,1
Père et mère pratiquants occasionnels	9,6	74,4
Un des conjoints pr. occasionnel, l'autre non-pratiquant	11,4	74,8
Père et mère non-pratiquants	9,6	83,5

L'influence de la famille est donc manifeste; mais peut-on apprécier la part d'influence de l'athénée (toutes choses égales d'ailleurs) ?

Voici quelques indications qui, sans être absolument concluantes, peuvent orienter les idées dans un sens objectivement exact.

Si nous étudions un égal groupe d'élèves appartenant à des collèges catholiques où l'atmosphère est suffisamment ouverte pour tenir la comparaison avec des athénées, nous découvrons qu'il y a au moins 51 % des élèves qui disent avoir des doutes sur la foi, bien que leurs parents soient pratiquants. Or dans le groupe correspondant des athénées, 57 % ont des doutes. La différence est donc minime. Il semble qu'on puisse en conclure que le milieu familial a une influence décisive, tandis que le milieu scolaire n'intervient que pour une part fort secondaire (8). Ce qui ne doit pas nous étonner dans le cas des athénées dont l'action se limite davantage au domaine de l'instruction.

(8) Cette constatation se trouve confirmée par C. Leplae, *Pratique religieuse et milieux sociaux*, Louvain, 1949, p. 79. Il est clair que nos conclusions ne seraient péremptoires que si l'on pouvait évaluer objectivement d'autres influences importantes comme celle des milieux de loisir (mouvements de jeunesse surtout).

Objet des doutes.

Voici les questions telles qu'elles étaient posées aux élèves qui avaient affirmé avoir des doutes sérieux et prolongés.

Mes doutes sérieux et prolongés portent-ils en général sur

l'existence de Dieu ?	*35,35%*	*oui.*
la bonté de Dieu (Providence) ?	*25,16%*	*oui.*
l'Eucharistie ?	*23,57%*	*oui.*
l'Eglise et le Pape ?	*51,59%*	*oui.*
la Bible (Ancien Testament) ?	*35,83%*	*oui.*
les Evangiles ?	*23,42%*	*oui.*
la liberté ?	*37,26%*	*oui.*
le problème de la mort et de l'au-delà ?	*70,86%*	*oui.*
toute la religion en bloc ?	*32,64%*	*oui.*
ou sur quoi d'autre ?	*27,23%*	*d'additions.*

En combinant ces chiffres avec les explications spontanément ajoutées par bon nombre de jeunes gens, soit dans le questionnaire, soit au cours d'interviews personnelles, voici les conclusions sommaires qui nous paraissent s'imposer.

Les doutes portent certainement le plus souvent sur le problème de la mort et de l'au-delà. On peut dire que la moitié des élèves d'athénée sont en difficulté sur ce sujet. De quoi s'agit-il au juste ?

Il y a deux zones de doutes à distinguer.

Une première zone relève de l'abstraction intellectuelle : quelques garçons se posent des questions sur le ciel, l'enfer, le purgatoire, sur la possibilité philosophique de l'immortalité de l'âme. Ils forment une minorité qu'une réponse intelligente satisfait.

La deuxième zone plonge dans les profondeurs du subconscient psychologique et, même si elle se manifeste par des formulations abstraites, recouvre en réalité une certaine angoisse personnelle. La majorité se reconnaîtra dans cette catégorie. La réponse la plus pertinente les laissera insatisfaits et ils oscilleront périodiquement entre l'assurance et le doute.

Il est normal que le problème de la survie, qui exige du croyant le plus grand courage de l'esprit, soit aussi celui qui révèle un maximum de défaillances. La culture de ce courage intellectuel est un des points essentiels de la pédagogie de la foi. Sans insister sur tous les aspects de cette vérité élémentaire, nous voudrions attirer l'attention sur un des multiples obstacles qui rendent difficile l'exercice de ce courage. Il s'agit d'une sorte de lassitude psychique, qui paralyse la faculté d'affirmation et qu'on pourrait appeler pour fixer les idées une psychasthénie à l'état bénin (bien qu'il ne s'agisse nullement de la névrose étudiée par Janet). Les jeunes gens compris dans cette catégorie sont tous des émotifs prédisposés plus ou moins à l'anxiété et au scrupule. Certains en restent à la prédisposition, luttant efficacement sans atteindre pourtant la maîtrise complète. Un complexe d'in-

fériorité entrave souvent leur effort. D'autres glissent plus nettement vers la constitution anxieuse et approchent des symptômes mineurs de la psychasthénie. La foi n'est, dans ce cas, jamais le seul objet de leurs doutes. Ils sont plus ou moins scrupuleux dans le domaine moral ou dans le domaine profane (9) ; ils regarderont trois fois s'ils ont bien pris tous les livres nécessaires à la classe du jour ; ils iront constater plusieurs fois si leur robinet est bien fermé pour la nuit, s'ils ont bien lu l'heure du train dans l'indicateur, s'ils ont bien en poche l'argent confié pour un achat en ville, etc... Ils sombreront dans des cafards lugubres sans causes proportionnées. Ils s'adonneront presque malgré eux à des ruminations fatigantes. Ils n'échapperont guère aux amertumes du complexe d'infériorité (10). On rencontre parfois dans cette catégorie des cas pathologiques, authentiquement psychasthéniques ceux-là, mais nous ne nous en occuperons pas ici.

Dans de telles circonstances, beaucoup plus fréquentes que d'aucuns ne l'estiment, le problème se pose de découvrir la signification exacte d'un doute sur la foi et spécialement d'un doute sur la mort et l'au-delà.

Jusqu'ici, nous ne pensons pas qu'il y ait moyen d'apporter une réponse adéquate à cette question, mais la recherche des causes peut apporter quelque lumière. En effet, il n'est guère niable que ces doutes proviennent de troubles émotifs. On doit admettre que l'époque contemporaine énerve plus que jamais la sensibilité par un afflux énorme d'émotions puissantes qui ne sont pas compensées par une action proportionnée. Nouvelles sensationnelles, musique, cinéma, romans, magazines, publicité, voyages, etc., ébranlent le sentiment sans que l'action libératrice assure l'équilibre d'un tempérament déforcé par l'insécurité générale des temps et par une hérédité difficile. Pendant leurs études les adolescents, constitutionnellement ou passagèrement plus émotifs qu'actifs, ne sont pas soulagés par la décongestion normale des charges émotives par l'action, surtout aujourd'hui où la géné-

(9) « Il y a des scrupules laïques auxquels la religion n'a rien à voir et pour quelques-uns de mes pires scrupuleux celle-ci était lettre morte ». P. d'Espiney, *Influence de l'activité psychique et morale sur l'individualité biologique*, dans *Médecine sociale et médecine individuelle*, Paris, 1949, p. 124.

(10) Il n'est plus possible aujourd'hui comme au temps de Stanley Hall de voir dans de tels symptômes les « storm and stress » d'une adolescence normale. Sans aller jusqu'aux affirmations du Spens Report, *Secondary Education*, 1938, p. 133, qui prétend que la grande majorité des adolescents « pass through this period of development without any serious emotional disturbances », on doit reconnaître plutôt avec Fleming, *Adolescence*, Londres, 1948, p. 79, que la source de ces troubles « are social rather than biological or developmental in origin ». Quant à l'apparition de la psychasthénie dès cet âge, elle est attestée par les meilleurs auteurs. Baruk, *Psychoses et névroses*, Paris, 1946, p. 25, dit par exemple en parlant des psychasthéniques : « Ces sujets ont une tendance perpétuelle au doute, un besoin incessant de vérification de tous leurs actes qui se manifeste assez tôt dans l'enfance et à la puberté ».

ralisation des études conduit à l'athénée des natures peu adaptées à l'ascèse intellectuelle. Qui s'étonnera de voir la sensibilité se gonfler, devenir envahissante et opérer dans le subconscient un certain décollement du réel qui provoque, entre autres, la maladie du doute ? Aussitôt la situation s'aggrave. En effet, quand la confiance intellectuelle s'étiole, l'esprit cherche une compensation dans le sentiment et son impuissance relative à affirmer se rachète par le recours à la subjectivité de l'impression. Nous retrouvons ici la « sincérité » qui juge de tout d'après son émotion du moment et ne reconnaît plus une vérité qui s'impose du dehors. Une confirmation peut être trouvée dans le fait qu'un rétablissement d'équilibre entre l'émotion et l'action réduit souvent les doutes au néant. Pendant la période d'activité intense d'un camp par exemple les garçons, qui ont des doutes du genre étudié, s'en trouvent débarrassés. De même lorsqu'ils ont terminé leurs études et fondent un foyer, les doutes s'effacent et s'oublient.

Resterait à expliquer pourquoi les doutes se localisent spécialement dans le domaine de la mort et de l'au-delà. Il est impossible d'entreprendre dans ce cadre restreint d'un article l'étude sérieuse de la question.

L'objet des doutes qui vient en seconde place est tout différent et demande moins d'explorations psychologiques. Il s'agit des doutes sur l'Eglise. Si l'on veut les expliciter en utilisant les témoignages spontanés accumulés à deux endroits du questionnaire (objet des doutes et objections contre la foi), on obtiendra les précisions suivantes énumérées en ordre de fréquence décroissant.

1°) Le clergé ne donnerait pas le témoignage spirituel qu'on attend de lui, spécialement à cause de ses immixtions dans la politique.

« Doit-on obéir encore à une Eglise au service d'un parti politique ? » — « Les curés feraient mieux de se mêler de religion et non de politique ».

Cette rubrique compte à elle seule cinquante-neuf témoignages précis dont onze concernant la question royale.

2°) Le clergé ne donnerait pas le témoignage de la pauvreté et du détachement des richesses.

« Les prêtres ne s'occupent que des riches... ». — « Pourquoi un pauvre s'il ne paie pas n'a droit qu'à un enterrement de 3e classe ? De même pour les mariages et les baptêmes ? Réponse : Pas d'argent, pas de curés ». — « Pourquoi le Pape s'entoure-t-il d'autant de faste et de richesses alors que le Christ prêchait l'humilité, la simplicité ? »

3°) Le salut ne serait-il pas possible hors de l'Eglise ?

« Toutes les religions se valent si leur morale est bonne ». — « Ne serait-il pas plus méritant de ne pas pratiquer et de bien remplir sa vie ? » — « Je me demande toujours si une autre religion ne serait pas la meilleure ». — « Est-ce que l'Eglise romaine est bien celle du Christ ? »

4°) Les mœurs du clergé ne seraient pas irréprochables.

« Le curé est un buveur et il a une trop jeune servante ». — « Pourquoi certains prêtres après avoir fait leurs vœux changent-ils immédiatement d'opinion et partent avec une femme ? »

5°) Les erreurs historiques de l'Eglise.

« Tous les points principaux de l'Eglise n'ont pas toujours été observés (unité, sainteté...). Preuve : la papauté d'Avignon ». — « Indignité des Papes de l'histoire ».

On peut évaluer aux deux-tiers des additions spontanées celles qui concernent directement l'Eglise et dans ce nombre les deux-tiers des témoignages portent sur les erreurs du clergé (cent cinquante-sept additions). Trois thèmes reviennent sans cesse : politique, richesses et mœurs; plus rarement l'autocratisme (11) et presque jamais l'étroitesse d'esprit. Bien des jeunes gens seraient portés à faire leur l'affirmation de celui qui avoue que le clergé

« est une des raisons principales, à mon avis, de la désertion de 70 % des catholiques ».

Il ne faudrait pas majorer le contenu religieux de ces objections contre le clergé. Beaucoup de jeunes gens se font dans ce domaine l'écho de leur milieu de gauche traditionnellement anticlérical, auquel échappe le rôle surnaturel d'une Eglise divine incarnée dans des hommes faillibles, dont on amplifie d'ailleurs souvent très injustement les erreurs.

Une conclusion inquiétante se dégage pourtant de cette masse d'objections et de doutes : il est certain que pour un grand nombre de jeunes chrétiens interrogés, l'Eglise c'est le clergé. Ils la jugent du dehors sans éprouver la moindre solidarité, la moindre communauté de sort avec ces « curés », comme ils disent, bien au contraire. Et ils la jugent au nom d'un « idéal », dont ils n'aperçoivent pas la réalisation suffisante :

« J'avoue que certaines immixtions de l'Eglise (clergé) m'ont déçu ». — « ...je suis parfois désenchanté de ce que certains prêtres disent ».

Après avoir fait la part des outrances juvéniles, il serait bon de méditer sur la désastreuse situation de ces jeunes hommes pour qui l'Eglise ce n'est pas eux-mêmes, unis à tous les croyants, unis au Christ sous une autorité maternelle. Qui leur donnera le sens du laïcat dans l'Eglise, si ce n'est un clergé qui leur laisse la responsabilité de bâtir la cité terrestre, donnant un sens et une inspiration surnaturelle à leur effort et répondant le moins mal possible à l'idéal intérieur désintéressé qu'ils se font d'un homme de Dieu ?

Pourtant un écueil est à éviter. Participant avec leurs contemporains

(11) « Certains prêtres croient parce qu'ils ont une soutane être tout et avoir plein pouvoir sur tout le monde alors qu'au contraire ils devraient se mettre à la disposition des gens ».

à la mentalité générale qui dissocie la pensée de la vie concrète, nos jeunes gens cultivent volontiers une religion intérieure qui manque de l'incarnation indispensable. Il importe donc, dans notre enseignement, de bien souligner tout le sens de « l'Eglise visible ».

Il en est trop qui sont prêts à admettre l'affirmation de celui qui écrit. « L'Eglise n'a rien à voir avec l'existence et la foi en Dieu ». Leurs doutes portent souvent sur les sacrements et les rites de l'Eglise qui sont les supports nécessaires des réalités invisibles. S'ils ont moins de doutes que les collégiens sur l'Eucharistie (12), ils en ont souvent sur la confession :

« Sur le fait obligatoire de se confesser à un homme (curé) qui pèche peut-être plus que vous ; on peut se repentir, ensuite aller communier ».

Ajoutons à cela des doutes

« sur les rites de l'Eglise que je qualifie, excusez-m'en, de bêtes. La religion doit être personnelle ».

Et nous comprendrons pourquoi certains affirment sereinement que « Dieu c'est la conscience ; si l'on croit bien faire en ne pratiquant pas, on ne peut pas vous punir » (13). — « Il faut croire en Dieu, mais pas aux hommes ».

Après les doutes sur la liberté et sur l'existence de Dieu, viennent les doutes sur l'origine de l'homme et spécialement sur la misère de la condition humaine ; c'est le problème du mal concrètement posé. Les autres objets de doutes ne sont pas aussi généralement signalés.

De cette énumération il ressort nettement que les hésitations des jeunes gens ne portent pas tant sur la doctrine catholique que sur son efficacité et ses réalisations. Il est cependant impossible de conclure comme un auteur récent : « Je n'ai jamais découvert un cas de réel doute intellectuel sur des questions fondamentales » (14).

Causes des doutes.

Voici la question telle qu'elle était posée avec le pourcentage des réponses affirmatives :

Qu'est-ce qui a provoqué mes doutes ? *22,13 % compagnon ; 11,62 % professeur ; 6,05 % cinéma ; 10,35 % journaux ; 40,76 % défauts de l'Eglise ; 25,48 % volonté d'indépendance ; 11,15 % ennui ;*

(12) Peut-être parce que, vu leur milieu, leurs communions constituent un effort plus personnel.

(13) Où l'on retrouve la « sincérité ».

(14) « I have never detected a case of real intellectual doubt on fundamental issues... The adolescent seems rather to be faced by a number of minor obstacles in his search for ultimate truth. The main trouble is not that adolescent doubt usually arises, but that in the majority of cases adolescent interest in religion is not sufficiently nourished to make him capable of experiencing even « intellectual difficulties ». W. H. Backhouse, *Religion and adolescent character*, Londres, 1947, p. 94.

3,98 % amitié; 22,97 % difficultés pour la pureté; 15,54 % sentiment d'irréel; 12,42 % livre ou autre chose ?... 29,14 % d'additions.

Comme il fallait s'y attendre après notre étude sur l'objet des doutes, la cause à laquelle le plus de doutes sont attribués est l'influence des défauts de l'Eglise. Si l'on veut détailler cette mauvaise influence, on retrouvera d'abord et surtout l'exemple du clergé :

« Un mauvais curé ne fera jamais perdre la foi, mais par suite du mécontentement qu'il provoque, il va faire raisonner dans un sens destructeur et c'est le cas pour moi; c'est la fin d'une croyance en un dieu ». Nous ne revenons plus sur ce point.

Vient ensuite l'exemple des mauvais chrétiens.

La cause invoquée en second lieu est la volonté d'indépendance à laquelle il convient d'associer la réflexion personnelle qui fait l'objet à elle seule du tiers des additions spontanées. Il est difficile de débrouiller toutes les intrications psychologiques de telles causes. N'oublions pas en tout cas que ces garçons sont des raisonneurs qui se font une idée très subjective de la sincérité. Il importe donc de ne pas dissocier raison et sentiment. A côté de ceux qui disent :

« J'ai provoqué personnellement mes doutes »,

il y a ceux qui éprouvent

« un sentiment d'écrasant (sic) devant les mystères »

et qui sont amenés à des

« réflexions profondes sur le pourquoi de la vie »

ou à des « idées personnelles sur la religion »...

En troisième place, il faut citer l'influence des difficultés pour la pureté.

« Instants solitaires lorsque j'avais commis un péché grave ». — « L'état actuel de l'humanité plongée comme moi dans les difficultés des mœurs ».

Le mécanisme de cette influence est trop long à démonter pour que nous l'entreprenions ici. En gros, on peut suggérer qu'il s'agit soit d'une insensibilisation progressive de l'âme qui s'englue dans le matérialisme, soit un sentiment de culpabilité qui n'aboutit pas à une liquidation dans la vérité et l'humilité. Mais les choses ne se passent guère comme d'aucuns se l'imaginent fréquemment; il y a beaucoup de garçons qui sombrent dans des difficultés très sérieuses et qui n'ont pas le moindre doute contre la foi; il en existe un bon nombre qui doutent parfois jusqu'à l'angoisse et dont la pureté est sauve.

La quatrième cause serait l'influence du milieu au sein duquel se meut la vie familiale, scolaire et récréative des garçons. On notera que l'action des compagnons et des compagnes (15) est plus souvent signalée que celle des professeurs. D'ailleurs les professeurs ne sont

(15) Les athénées qui ne sont pas à proximité d'un lycée de jeunes filles sont mixtes.

pas mis plus en cause à l'athénée (11,62 %) que dans les collèges catholiques (11,25 %). Il ne faut pas s'en étonner, vu que la neutralité de l'enseignement est généralement parfaite et que les professeurs suspects aux yeux des élèves d'antipathie religieuse active provoquent souvent une réaction salutaire.

L'influence des sciences constitue une cinquième cause.

« Le doute s'est infiltré dès le moment où je me suis appliqué à développer mes connaissances scientifiques ». — « La science ne coïncide pas avec la Bible quant à la création... ».

Après le sentiment d'irréel :

« Il m'a semblé que je priais dans le vide »,

relevons enfin l'influence des livres. Bien que plus marquée que dans l'enseignement libre (12,42 % contre 4,24 %), elle n'intervient explicitement [16] que dans une minorité de cas. Seuls reviennent plusieurs fois les noms des auteurs plus ou moins au programme du cours de littérature française : Stendhal, Sartre, Voltaire, Gide, Hugo, Rousseau. Les autres témoignages sont très dispersés et vont de la Bible aux magazines pornographiques; à moins qu'on avoue :

« je ne sais plus, il y en a trop ».

Notons en passant que l'influence bienfaisante des bons livres est signalée par 45,56 % des élèves. Il ne faut donc pas trop vite dire que les lectures ont peu d'influence parce que les élèves ne lisent pas; il vaut mieux ne pas exagérer l'étendue de l'action des livres dangereux.

Les autres motifs de doutes n'ont été retenus que par un petit nombre.

Il est certain que ce sont les causes intérieures qui jouent le plus souvent. Même quand il est question des défauts de l'Eglise, la cause prédominante est le jugement intérieur qui confronte la réalité apparente à l'idéal.

« Comparaison entre la pratique et la doctrine, en particulier des personnes destinées à donner l'exemple ». — « Le manque d'idéal religieux chez les chrétiens ».

Remèdes aux doutes.

Le questionnaire d'enquête suggérait quatre remèdes :

Est-ce que ça irait mieux et est-ce que je rentrerais dans la paix et la sécurité :

— si je parvenais à oublier à force de divertissements, de cinémas, de bals, etc. ? ... ... *8,28% oui; 13,69% un peu.*
— si on m'expliquait sûrement et clairement la solution avec preuves à l'appui ? ... ... *60,35% oui; 19,74% un peu.*
— si je parvenais à confesser des fautes plus pénibles à avouer ? ... ... *26,59% oui; 16,88% un peu.*
— si j'arrivais à prier avec la même simplicité confiante que j'avais lorsque j'étais petit ? ... *44,42% oui; 19,74% un peu.*

(16) Nous disons *explicitement*, parce qu'un livre peut influencer de manière indirecte et ne plus s'imposer au souvenir de la conscience claire. L'influence du journal quotidien familial est généralement de cet ordre : importante mais malaisément discernable.

Le premier « remède » était très mauvais. Il est opportun de remarquer la proportion de 22 % qui ne le rejette pas à priori. Le prestige des divertissements est plus puissant que les appels à une vie intérieure lointaine et problématique...

Le remède le mieux accueilli est l'explication sûre et claire avec preuves à l'appui ; mais il réclame des précisions. Il est en effet difficile de contenter tout le monde. D'aucuns attendent

« des preuves scientifiques et pas de foi, de grâce ! »

pendant que d'autres vous confient leur

« méfiance des démonstrations dans le style géométrique ».

Ajoutons à cela que beaucoup ont déjà demandé des explications (32,48 %) et n'ont pas toujours été satisfaits malgré la confiance qu'ils nourrissaient d'être rassurés. Mais il faut savoir qu'un élève considère qu'il a interrogé sérieusement sur un doute, quand il a posé une question en classe. Or une réponse donnée en classe n'est jamais satisfaisante si le doute est vraiment profond et personnel. En effet ce doute est alors tissu d'émotions contradictoires, de souvenirs d'expériences vécues, de préjugés subconscients et il tient souvent à plusieurs autres vérités mal comprises ou mal synthétisées ou pas synthétisées du tout... Une réponse abstraite, même parfaitement agencée, ne rejoint pas un tel complexe. Elle atteint la frange abstraite du doute et encore, à condition qu'il ait été exactement formulé, ce qui n'est pas toujours le cas à dix-sept ou dix-huit ans.

Par exemple, quand un garçon objecte sérieusement

« le déterminisme et la prédestination »,

il est sûrement inutile sinon nuisible de l'inviter à faire le tour de l'imposant arsenal philosophique et théologique en question. Sa difficulté n'est pas seulement abstraite ; elle plonge au moins dans l'expérience de sa propre liberté, laquelle a des racines physiologiques et sociales. On ne répondrait à cette expérience que par une autre expérience conduite à la lumière d'une explication conceptuelle adaptée. Chacun sait cela, mais que fait-on en pratique ?

Il ne faut pas se figurer en effet que l'explication va lever un doute sérieux et prolongé, si la cause de ce doute n'est pas supprimée. Or la cause est presque toujours, nous l'avons vu, une expérience intérieure dont les attaches à l'expérience extérieure ne sont plus toujours conscientes. Seule une expérience bienfaisante, elle aussi sérieuse et prolongée, remédiera au mal et fournira le terrain favorable à l'accueil d'une explication. Nos jeunes gens ont entendu développer au long et au large toute la doctrine qui pourrait les satisfaire, mais on a peu veillé à son assimilation.

Prenons un cas très pratique. Le spectacle de l'Eglise concrète, clergé et chrétien, suscite une foule de doutes à résonance plus ou moins doctrinale. Nous aurons beau exposer le traité de l'Eglise le plus sûr, si les garçons doutent de l'Eglise parce que le clergé qu'ils

fréquentent leur paraît ne s'occuper que des riches, par exemple, ils continueront à douter. Ils iront même chercher dans le traité de l'Eglise des raisons de douter face à de si piètres réalisations. Il ne faut certes pas renoncer à leur enseigner pour autant la théologie de l'Eglise, mais il faut assurer son assimilation. Sinon, c'est au moins du temps perdu. Par conséquent nous devons leur fournir l'occasion d'expériences concrètes susceptibles de leur faire toucher du doigt l'action de l'Eglise en faveur des pauvres. Il est excellent, mais insuffisant, de leur donner à lire des biographies de saints et de chrétiens « sociaux » ; l'expérience reste trop abstraite. Il est meilleur de les engager dans une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul ; mais, à l'âge où ils sont, l'expérience risque parfois d'être prématurée et surtout l'explicitation pédagogique de l'expérience pourra faire défaut à tel point que le dévouement personnel perdra sa valeur surnaturelle : ils se dévoueront pour se dévouer, par philanthropie, par « bon cœur », par conviction démocratique ; ils s'opposeront peut-être à tel « clergé moins compréhensif », etc. L'expérience pourrait être négative. Ces choses se voient. Il serait préférable, pensons-nous, d'organiser pédagogiquement l'expérience, au moins une fois de temps en temps. Rechercher d'abord avec les élèves comment rendre un vrai service aux pauvres tout en rencontrant l'action charitable de l'Eglise. S'ils sont d'accord par exemple pour aller donner une séance récréative dans un hospice, il faut avec eux créer l'esprit chrétien qui va transfigurer l'aventure ; leur faire connaître le public auquel ils vont s'adresser. Il n'en est pas un, après une visite préparatoire, qui ne songe aux religieuses qui vivent jour et nuit dans ce milieu, dans cette odeur, etc. C'est ça l'Eglise après tout. Eux aussi, s'ils veulent, vont porter le témoignage de l'Eglise aux pauvres. Il va falloir payer de sa personne pour monter un programme, pour offrir des cadeaux, pour dominer son trac, pour rester souriant devant d'affreuses misères... La séance terminée, s'engagera un dialogue passionnant entre l'éducateur et ses élèves ; il faut tirer la leçon, mettre ensemble ses impressions et chercher leur signification. Pourquoi étions-nous si heureux ce jour-là ? Comment expliquer de par le monde cette multitude d'institutions semblables inspirées par l'Eglise ? C'est l'heure où l'explication sûre et claire, preuves à l'appui, rejoindra le doute informulé qui couve sous le fatras d'objections contre la foi. Si l'on passait autant de temps à veiller à l'assimilation des vérités chrétiennes qu'à les enseigner abstraitement, combien de doutes ne s'évanouiraient-ils pas ? Il est bien probable qu'ils ne naîtraient jamais...

Le troisième remède proposé était la confession de fautes plus pénibles à avouer. Le tiers des jeunes gens reconnaissent l'efficacité de cette méthode s'ils parvenaient à l'utiliser. Encore faudrait-il mettre cette confession dans la perspective d'une pédagogie chrétienne constructive. Le besoin de la confession et l'apaisement qu'elle pro-

cure ne sont pas automatiquement surnaturels : la psychanalyse et la narco-analyse peuvent procurer aussi de l'apaisement. Qu'on veuille réfléchir au cas suivant : « A la suite d'un interrogatoire (narco-analytique) qui n'avait pas apporté grand'chose, un garçon de treize ans, plein de ce qu'écrivaient les journaux sur le « sérum de vérité », crut avoir avoué une faute sexuelle dont il avait une honte parfaitement normale. En fait il n'avait rien dit; mais il se trouvait libéré de tout remords, et la semaine suivante il demanda à renouveler cette confession inconsciente et sans douleur, en prévision de laquelle il n'avait pas hésité à recommencer son erreur » (17).

La confession ne rétablira la foi dans sa sécurité que si elle est une rencontre de personne à personne, du chrétien face à Jésus-Christ. Elle est alors à la fois acceptation personnelle de notre misère et présence du Christ à notre pauvreté avec toute la gloire et la puissance de Dieu. Cette confiance personnelle faite au Christ dans la vérité de notre condition ouvre très certainement à la foi chrétienne.

Quant au dernier remède suggéré, le recours à la prière simple et confiante qu'on a expérimentée pendant l'enfance, 65 % des élèves reconnaissent sa valeur. Bien que cette proportion soit moins forte que dans les collèges catholiques, parce qu'une partie des familles n'a pas octroyé aux enfants le bénéfice d'une telle expérience, elle reste cependant très significative. Ces garçons sont à l'âge où l'on méprise volontiers les activités enfantines; ils font pourtant la différence quand il s'agit de la prière. Ils y étaient plus eux-mêmes alors que maintenant et en ont gardé le souvenir d'un réalisme spirituel supérieur. On aurait tort de laisser ces richesses inexploitées qui sont sources de simplicité, d'humilité et de contact personnel avec Notre-Seigneur. Apprendre à prier n'est-ce pas une des besognes primordiales de l'éducateur religieux ?

Après avoir énuméré ces trois remèdes dont les élèves reconnaissent l'efficacité : explication, prière et confession, répétons que l'essentiel est de rendre inoffensive la cause qui a provoqué les doutes. Sans cela les remèdes sont inopérants (mais ils peuvent évidemment contribuer à éliminer la cause).

Il existe cependant des causes malaisément réductibles, spécialement celles qui puisent leur nocivité dans le milieu social et dans un complexe psychologique mal adapté.

Contre les premières, seul un changement de milieu peut obtenir des résultats durables, sauf pour l'un ou l'autre garçon intelligent et indépendant qui a le courage et la grâce de « se convertir ». Nous en avons rencontré parfois au cours de l'enquête.

Contre les causes psychologiques, il faut utiliser les remèdes psychologiques. Ils peuvent relever de la médico-pédagogie. Mais dans

(17) A. Rey-Herme, dans *Educateurs*, n° 23, sept-oct. 1949, p. 426.

beaucoup de cas il n'y a guère d'issue parce que les garçons ne sont pas assez mal en point pour qu'on recoure au spécialiste et pas assez forts psychologiquement pour échapper au doute dans les conditions où ils se trouvent. Un changement des conditions défavorables est souvent leur seul espoir.

4) *Conclusion.*

Nous avons ainsi, pensons-nous, tenu nos promesses du début : offrir un tableau sommaire, relatif mais objectif, des motifs de croire et des doutes sur la foi rencontrés chez les grands élèves de l'enseignement d'Etat belge.

Ce tableau présente des ombres sur lesquelles on a dû appuyer; il serait regrettable d'oublier pour autant les lumières qu'il offre. Plus on entre en contact avec les élèves d'athénées, plus on est frappé de rencontrer parmi eux une élite sympathique, ouverte, dont la foi provoque l'admiration par sa simplicité, son intelligence, son dynamisme éprouvé et surtout par son ouverture apostolique; le souci des autres à conduire au Christ est chez eux vivant et entreprenant.

Nous avons suggéré en avançant au cours de cette brève étude les conclusions pédagogiques qui se dégageaient des faits observés. Si nous avions à les résumer en une phrase, nous dirions : combler le fossé entre l'abstrait et le concret, entre la pensée chrétienne et la vie chrétienne.

Tous les motifs de croire qui se sont révélés efficaces chez ces jeunes gens furent des synthèses vécues entre un aspect de l'idéal chrétien et sa réalisation personnellement expérimentée dans la grâce.

La plupart des difficultés rencontrées ont eu leur source dans le divorce contre-nature entre une valeur ou une vérité chrétienne (ou simplement humaine) et son expression, son incarnation concrète.

Pour susciter de tels motifs de croire et résorber de tels doutes, un enseignement purement abstrait est insuffisant et dans certains cas presque contre-indiqué, parce qu'il renforce la séparation entre la pensée et la vie.

Autant est indispensable une doctrine sûre, autant est nécessaire son assimilation vivante. Nous sommes parfois loin du compte.

C'est pourtant la plainte et l'espérance de mille garçons de bonne volonté.

Louvain. Pierre DELOOZ, S. I.

---

* On peut se procurer un tirage-à-part de cet article, réuni au rapport complémentaire de M. Paul Gouyon, au « Foyer Notre-Dame », 24, boulevard Saint-Michel, Bruxelles.